



CLASSIQUES  
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 161, 2001 – 1, *Bible de Paul Claudel*, p. 22-25

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15331-3.p.0030](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15331-3.p.0030)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2001. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## En marge des livres

Claude-Pierre Perez, *Paul Claudel*, Ellipses -Édition Marketing S. A., Paris, 2000.

Ceux qui, comme moi, ont aimé *Le défini et l'inépuisable* ne seront pas déçus : Claude-Pierre Perez a accompli le tour de force de présenter parfaitement et en moins de cent pages Paul Claudel, l'homme, son époque et son œuvre. On appréciera tout particulièrement qu'il ait rempli le programme fixé par son éditeur en se situant lui-même avec justesse : se voulant sans familiarité avec l'homme, et proche de l'artiste.

Ce qui frappe à le lire, c'est tout d'abord sa volonté de tenir compte d'un public nouveau, un public inexpérimenté et qu'il suppose (avec raison) marqué par les lieux communs négatifs qui limitent indûment l'audience du plus grand dramaturge-poète français de la modernité. Cette position le conduit à centrer son propos sur les grands thèmes et la problématique qui définissent l'œuvre à ses yeux, davantage que sur les textes, bien que ceux-ci soient largement passés en revue et commentés. Ainsi, malgré le peu d'espace qui lui a été imparti, il évite de tenir pour acquise ou de simplifier abusivement la pensée d'un artiste, dont on reconnaît toujours mieux qu'elle se développe presque à l'infini. Quand il s'agit d'approcher un public religieusement inculte ou dont la sensibilité au divin s'est déplacée par rapport à celle d'un écrivain qui reçut son éducation du dix-neuvième siècle, la difficulté est grande. Elle s'accroît du fait que la métaphysique de Claudel est étayée en grande partie sur des conceptions appartenant à une époque bien plus lointaine encore, où l'univers se concevait de part en part au sein d'une foi chrétienne qui n'a plus guère cours aujourd'hui, en tout cas sous les traits de cette maîtresse de philosophie et d'imagination qu'a recherchée le poète. Parce qu'il ne se voile pas la face sur le vide qui sépare le poète de ses lecteurs actuels, mais qu'il cherche à le combler, le *Paul Claudel* nouveau sera bienvenu.

Pourtant, on s'en doute, Perez ne se limite pas au seul étayage religieux. S'il l'évoque, c'est en compagnie des divers cadres de pensée auxquels l'œuvre doit d'être ce qu'elle est. Son but est de montrer toute l'ampleur d'un art que des connaissances trop maigres ou affadies ne permettent tout simplement pas d'envisager. En accord sur ce point essentiel avec Claudel, il rappelle qu'il n'est pas besoin d'être croyant pour lire des textes pourtant enracinés dans l'*humus* biblique, de même qu'il est suffisant de connaître les mythes grecs pour lire Homère. Suffisant, mais nécessaire. C'est pourquoi Perez écrit de façon à retenir l'intérêt même d'un athée ou d'un indifférent. Il convainc le lecteur qu'il ne

peut éviter d'en passer par l'étude de la métaphysique *que cette œuvre engage dans les voies du sensible* : ce point essentiel, qui est une définition de la démarche poétique, détermine en fait tout le phénomène Claudel (si l'on ose dire), dont la religion même est poésie. Aussi trouvera-t-on légitime que Perez mette en pleine lumière ce que son approche philosophique pourrait avoir de déplacé aux yeux des uns, de vain aux yeux des autres, renvoyant dos à dos les claudéliens qui lisent Claudel «du bout des cils», sans entrer dans sa vision de poète théologien et croyant, et ceux qui le lisent à des fins utiles, espérant se confirmer dans leur foi ou lui trouver quelque écho grandiose :

On dira peut-être que ces considérations [de Claudel sur Dieu] nous font perdre de vue la littérature et la poésie. Celles-ci peuvent-elles trouver à s'employer dans un pareil dispositif [le credo claudélien] ? Et dans le cas contraire, ne sont-elles pas superflues ? Pire : ne dissipent-elles pas devant les faux dieux de l'esthétique des énergies qui seraient mieux employées ailleurs ? Claudel, ici ou là, peut paraître incliner en ce sens, notamment lorsqu'il s'en prend à ceux de ses confrères qui ont mis une majuscule à l'art, et qui en ont fait une idole (p. 72).

Le problème qui travaille plus ou moins profondément toute la critique claudélienne est ici clairement posé. S'il ne saurait être complètement développé dans des pages destinées non seulement à plaire aux lecteurs déjà engagés dans l'œuvre de Claudel, mais aussi à conquérir un public périphérique et souvent réticent, Perez ne le perd jamais de vue. Il en fait, me semble-t-il, l'épine dorsale de sa présentation. Ainsi le lecteur pourra inscrire la diversité des textes claudéliens dans une perspective qui rend bien mieux compte de leur intérêt et de leur valeur que ne peut le faire leur description, intéressante, mais nécessairement plus superficielle.

La pensée de Perez n'a rien de confiné, et il est clair qu'en relevant avant tout ce qui m'a le plus interpellée, c'est-à-dire l'approche synthétique de ce qui enracine profondément le poète dans des conceptions qui surprennent à notre époque, je n'envisage qu'un aspect de son ouvrage. Pour que soit accordée au poète une large audience – un souhait qui donne au discours de Perez une allure et un ton sympathiques –, sa présentation insiste sans doute autant sur des traits qui font de Claudel un poète proche, et ce qu'on appelle un penseur fréquentable : le rejet de l'académisme, du passéisme, du scientisme, de Maurras et de l'Action française... Il s'agit alors de décoller l'image de Claudel d'idéologies ou de familles de pensée dont il s'est tout le premier distancé, parfois non sans ardeur (ne l'oublie-t-on pas souvent ?).

Antoinette WEBER-CAFLISH

---

1. Il nous avait déjà offert un essai : «*Claudel ou la conversion sauvage*», Salvator, 1998.

François Angelier, *Paul Claudel*, Pygmalion, 2000

Claudélien de la première heure, celle de l'adolescence, François Angelier sur le métier se remet à l'ouvrage<sup>1</sup> : «Claudel, oui ! Mais quel Claudel ? ils sont si nombreux : l'économiste, l'ambassadeur, l'exégète, le poète, le critique d'art, le père de famille, l'épistolier. Le croyant. Ce livre aura pour seule et unique ambition de cerner la physionomie (et même la physiologie) du croyant Paul Claudel». On ne saurait être plus clair...

Disons-le sans ambages, l'essai de François Angelier est engagé, et même un brin militant, non parce que versant benoîtement dans le béni-oui-oui, façon sectateur intransigeant, non parce que revêtant la robe de l'avocat des causes indéfendables (c'est pourtant très en vogue), mais parce que s'abandonnant à son objet, quasi amoureux, comme s'il fallait en passer par-là pour tenter d'en percer la secrète unité. On commande une lecture en lui obéissant. Il faut accueillir et être accueilli, l'hôte en somme, pour simplement comprendre. En cela, la méthode adoptée est intérieuriste, au sens massignonien du terme, car elle exige cette «sympathie par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet, pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable». La dissection fine n'est pas sa gamme, non qu'il méprise l'exercice savant, loin s'en faut, il en reconnaît tous les mérites, en fait son miel même (ayant butiné comme il convient les travaux des grands devanciers, Gérard Antoine, en tout premier lieu), mais ce n'est pas sa distance, voilà tout ; et puis l'analyse, si elle décompose et distingue, elle évente aussi – fut-elle pratiquée avec l'art du vide cher au boucher de Tchouang-Tseu –, désaffectant l'objet de son mystère natif. François Angelier juge à l'oreille, marteau en main, il fait résonner les textes, hume aussi, quand il ne palpe pas, cherchant partout l'empreinte de la main à charrue de Claudel qui laboure les émotions premières à fleur de mots, alors les textes autrement s'emboîtent, une géographie cohérente se profile, l'«œuvre-Claudel» éclôt...

Avec Angelier, et cela peut contrarier la rigueur d'école, on va des images aux idées, et non l'inverse, le concept porte la marque indélébile de l'imagination qui l'a engendré. Pour cette raison même, il reste toujours un peu à l'état d'ébauche, comme encore indéterminé, au lecteur de faire le parcours inverse, rapporter le concept exsangue à l'image qui l'a nourri. Ainsi, lorsqu'il parle d'un «gros mâle solitaire et génial», «d'un taureau hargneux», du diable claudélien qui n'est qu'un «sombre crétin», «d'une véritable écologie immobilière», ou encore «Au jeu du portrait chinois, si Claudel était un bateau, il serait bien plus un hors-bord qu'un voilier», il faut suivre le pinceau et laisser l'imagination habiter la langue. Ainsi, lorsqu'il assimile l'instant de la conversion à une mise à feu, d'où sortiront l'arbre global de la foi et l'œuvre-Claudel, faut-il se laisser guider sur le pas de tir, et prendre, si j'ose dire, l'image au mot...

L'œuvre-Claudel, c'est le déploiement d'une conversion trinitaire : au séminal Rimbaud, au Dieu d'amour, à l'altérité radicale : la femme. C'est la thèse de l'auteur... Reconnaissons-lui une certaine fécondité, le lecteur en jugera ! D'ailleurs chez le Poète tout est «germination» et «efflorescence»... Comment

ne pas penser à ce que dit Claudel de l'Apocalypse : *«Ce n'est pas tout à fait cela, mais plutôt dégagement, détente, déploiement comme les cinq doigts de la main qui s'ouvrent ou comme la crosse enroulée de la fougère qui se dilate et se redresse par la vertu d'un développement infus. Il y a un argument inséré dans la substance même des choses qui leur permet de répondre à l'appel des saisons et de ces étapes successives du drame qui préparent le dénouement. C'est la série des événements qui prépare l'Avènement.»*<sup>1</sup>

Il en va de la vie de Claudel et de son œuvre – toutes choses égales d'ailleurs – comme du cours du monde : au commencement tout était déjà donné... Pour plagier Armand Robin, François Angelier a pris le grand soin de se lever assez tôt pour être au travail en même temps que le Poète.

François L'YVONNET

---

1. *Au milieu des vitraux de l'Apocalypse*, in «Le Poète et la Bible», Gallimard, p. 103-104.